

Woody Allen fin de siècle *Celebrity* de Woody Allen

Denyse Therrien

Volume 17, Number 4, Winter–Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Therrien, D. (1999). Review of [Woody Allen fin de siècle / *Celebrity* de Woody Allen]. *Ciné-Bulles*, 17(4), 18–19.

Woody Allen

PAR DENYSE THERRIEN

fin de siècle



Kenneth Branagh dans *Celebrity* de Woody Allen

«HELP» C'est sur ce mot inscrit en fumée blanche dans le ciel new-yorkais que s'ouvre et se conclut le dernier film de Woody Allen, *Celebrity*. Plus qu'une dénonciation, *Celebrity* se veut un cri d'alarme contre le vertige du vide dans lequel la société — à tout le moins nord-américaine — semble sombrer en cette fin de siècle où l'être humain ferait à peu près n'importe quoi pour être célèbre, ne serait-ce qu'une minute. Et, à défaut de connaître soi-même la gloire, pourquoi ne pas s'approcher de quelqu'un devenu populaire. Ne plus être un simple quidam, comme le chantait Guy Béart.

Cette comédie féroce — certains diront caricaturale, mais comment être caricatural désormais dans une société qui déculotte son Président devant le monde entier? — fait la somme de tous les bilans qu'a dressé Woody Allen de sa vie et de celle de ses contemporains. Et le bilan est désormais négatif et sans appel. Si le réalisateur interrogeait le sens de son œuvre dans *Stardust Memories* (1980) et se proposait d'explorer de nouvelles avenues hors de la comédie, *Celebrity* n'offre aucune échappatoire en dehors de l'amour, qui n'est qu'une question de chance; à ce jeu de hasard, les gagnants sont peu nombreux. Les perdants, pour la plupart, vivent par contumace et s'en accommodent. Mais Allen ne trouve de réponse satisfaisante ni dans les paradis artificiels, ni dans l'argent, ni dans la célébrité. Au début du film, il lance un appel au secours et, n'ayant pas trouvé la réponse à ses angoisses, à la dernière image, il laisse le spectateur sur son cri.

Woody Allen se cherche. Dans *Stardust Memories*, après avoir trouvé l'amour, il retouchait la fin de son premier film «sérieux», plaisant ainsi à ses producteurs et à son public. Pour mettre un point final à *Celebrity*, Woody Allen fait appel au procédé du «film dans le film». On assiste à la projection d'une œuvre dont le tournage ouvrait *Celebrity* et dans lequel le jeune réalisateur voulait capturer «toute l'essence de la condition humaine» dans une seule scène: celle d'une femme qui court, s'arrête près d'une statue, lève les yeux au ciel

et aperçoit en grosses lettres: «HELP». Chercher à faire rire en montrant, plus qu'en dénonçant, une société où le paraître est plus important que l'être et où quelques individus déphasés cherchent encore un sens à leur vie posait un pari majeur que Woody Allen ne gagne qu'à moitié. En dressant le bilan de santé de la société nord-américaine, baignant dans l'hystérie et la superficialité, le scénariste-réalisateur embrasse trop et étreint mal: *Celebrity* ressemble à ces premières œuvres où l'artiste veut tout dire et ne réussit à dire qu'à moitié.

L'absence de Woody Allen à l'écran se fait cruellement sentir. Ou plutôt: sa présence dans l'absence, qui tient de la direction d'acteurs et du personnage principal, trop près de celui qu'il joue. Éternel perdant, Lee Simon (Kenneth Branagh) est un journaliste à l'affût de faits divers touchant des vedettes de différents milieux (mode, cinéma, télé, etc.) et un romancier qui ne va jamais au bout de ses projets. À 40 ans, la seule pensée de ressembler à ses anciens camarades de classe retrouvés lors de l'amicale le déprime. Il sait ce qu'il ne veut pas mais ne prend pas le temps de réfléchir à ce qu'il veut vraiment. Il s'accroche à toutes les célébrités qu'il rencontre: elles pourraient servir ses ambitions de scénariste et lui permettre d'atteindre l'ambition qu'il caresse, celui d'être, lui aussi, riche et célèbre. Éternel adolescent impulsif et inconscient, il rêve sans cesse à la femme qu'il n'a pas et qu'il a créée dans ses romans, ce qui l'empêche de voir celles qu'il rencontre. La plupart du temps, Branagh joue Lee de manière nerveuse, comme le jouerait le réalisateur: mimétisme ou mauvaise direction d'acteur? Le résultat est navrant. On a trop souvent l'impression de voir le fantôme de Woody Allen en surimpression et d'entendre sa voix dans des dialogues et des réparties spirituelles trop collées à celles qui ont fait l'attrait de tant de ses films quand il en est l'interprète.

Une fois surmontée cette difficulté avec le personnage de Lee, reconnaissons au réalisateur un talent infini dans le choix des comédiens.

Judy Davis (Robin Simon), hypersensible en femme blessée hystérique, ou amoureuse fragile puis comblée et heureuse, crève l'écran. Joe Mantegna (Tony Gardella), un producteur de télévision riche et célèbre mais qui garde la tête froide, du moins pour la belle Robin, rafraîchit l'écran chaque fois qu'il apparaît pour jouer, avec un naturel désarmant, l'homme bien dans sa peau. Famke Janssen (Bonnie), pleine de charme et de confiance en soi, ainsi que Winona Ryder (Nola), en jeune comédienne et femme libre, affichent une belle assurance. À noter également la performance exceptionnelle de Bebe Neuwirth en call-girl de luxe, de Charlize Theron en top model n'ayant comme «singularité», et non comme «défaut» selon ses propres paroles, «qu'un corps dont chaque centimètre est érogène»(!) et, finalement, de Leonardo DiCaprio (Brabdon Darrow), jeune vedette montante d'Hollywood, inconscient, capricieux, violent, mais sympathique malgré tout. Autour de ces gens foisonne une foule grouillante — comme dans certains tableaux de Breughel —, tout absorbée à gagner de l'argent et à faire la fête, sans lésiner sur les moyens et le prix à payer.

Au début de **Celebrity**, un jeune réalisateur demande à son actrice d'exprimer dans son jeu «toute la condition humaine». Dans son film, c'est la comédie humaine — notamment dans l'amour — que met en scène Woody Allen, à travers la morale floue de ses personnages. «Mon corps appartient à mon mari», dit Nicole Oliver (Melanie Griffith), la comédienne du-film-dans-le-film, à Lee, «mais ce que je fais des épaules en montant, ne regarde que moi» poursuit-elle en ouvrant la braguette du journaliste. Lee invite Robin à emménager chez lui et lui annonce le matin du déménagement qu'il a rencontré quelqu'un d'autre... Vous avez dit superficiel?

Si le mot «HELP» résume l'humeur du réalisateur, une brève scène nous donne la pleine mesure du gâchis: la maison de production de Tony Gardella a invité, sur un même plateau de télévision, des skinheads et des membres du Ku Klux Klan. Voilà qu'un mafioso, invité par erreur la même semaine, se retrouve parmi eux. Pendant que les skinheads essayent la coiffe des KKK et que le mafioso blague avec eux, survient un rabbin, également invité sur le même plateau. Tout en touchant la croix gammée tatouée dans le cou d'un des skinheads, il demande, sur un ton badin: «Les skinheads auraient-ils déjà mangé tous les bagels?» Devant ce type de scènes inutiles, on comprend mal pourquoi Woody Allen n'a pas resserré son film et éliminer certaines répliques



Celebrity de Woody Allen

qui sentent l'autocitation, l'effet facile, bref, le Allen éculé.

Que reste-t-il au bout du compte pour sauver le monde? L'amour? Mais comme le déclare Robin: «peu importe ce qu'en pensent et disent psy, sociologues et cie, l'amour c'est une question de chance». Malgré un film entier consacré à l'amour et au mariage (**Husbands and Wives**), là-dessus, son credo est le même depuis des lustres, puisque l'on trouve une réplique identique dans **Stardust Memories**.

Film-somme, **Celebrity** reprend des dizaines de questions déjà posées ailleurs, parfois mot pour mot, question et réponse. Certaines demeurent toujours sans réponse. Mais, contrairement aux autres films, il n'y a pas de lumière au bout du tunnel. À la fin de **Celebrity**, Lee se retrouve, le soir de la première de son film, en présence de son ex-femme. Remariée, enceinte et célèbre grâce à l'émission de télévision qu'elle anime, elle est resplendissante. Une fois les gens assis dans la salle, un long travelling se termine sur Lee. Personnage anachronique dans un monde déchaîné dont il joue mal le jeu, il regarde l'écran: «HELP». Pour lui, c'est la première image; pour nous, la dernière. Et pour Woody Allen? ■

Celebrity

35 mm / coul. / 113 min / 1998 / fict. / États-Unis

Réal. et scén.: Woody Allen
Image: Sven Nykvist
Mont.: Susan E. Morse
Prod.: Jean Doumanian
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Kenneth Branagh, Judy Davis, Leonardo DiCaprio, Melanie Griffith, Famke Janssen, Michael Lerner, Joe Mantegna, Bebe Neuwirth, Winona Ryder